

## MASSÉ, ARTHUR-ÉMILE (1864 – 1930)

MASSÉ, Arthur-Émile, colporteur (1887-1890), professeur (1890-1905) et directeur de l'Institut Feller (1905-1923), né à Glen's Fall (New York) le 12 juillet 1864 et décédé à Grande-Ligne (Saint-Blaise) le 24 octobre 1930. Il a épousé Bertha E. Scofield en juillet 1892. Inhumé au cimetière de Grande-Ligne.



D'après le recensement de 1881, on peut formuler l'hypothèse que le couple Massé (formé de son père dont nous ignorons le prénom et de Zoé Goyette) est parti de la région de Saint-Jean-sur-Richelieu au Québec où il aurait eu son premier enfant, Napoléon (probablement en 1859) et qu'il aurait émigré ensuite aux États-Unis, à Glen's Fall (État de New York) où il aurait eu ses deux autres enfants, Godefroi (1862) et Arthur-Émile né le 12 juillet 1864. Au cours de ce séjour, sa mère serait passée au protestantisme, entraînant ses enfants dans son sillage. [Napoléon sera plus tard comptable et ne suivra donc pas le même chemin que ses frères qui deviendront pasteurs.]

Ayant perdu son père à l'âge de six ans, Arthur est rentré au Québec avec sa mère vers 1870 pour loger à Iberville chez ses grands-parents maternels, François Goyette et Charlotte Destroimaison, cette dernière étant native de France. Le frère de celle-ci, Raphaël, sera plus tard intendant pour les propriétés de la Mission dirigée par Henriette Feller à Grande-Ligne.

Sa mère gagna sa vie comme couturière avant d'être employée à l'entretien au Collège anglican de Sabrevois. Elle y logea avec ses deux aînés<sup>1</sup> alors que son cadet, Arthur, demeurait chez ses grands-parents toujours catholiques. Il y resta pendant cinq ou six ans, sa nature enjouée lui permettant de se faire des amis et son énergie ainsi que son esprit d'initiative attirant l'attention des adultes. Cependant, il n'entendait pas qu'on se moque de sa religion dans ce milieu catholique, et il était prêt en découdre au besoin. Il résista habilement aux tentatives de sa tante qui rêvait de ramener cette brebis égarée dans le giron du catholicisme.

À onze ans, il travaillait déjà dans le magasin général de son oncle à Iberville. Lequel avait un permis d'alcool. On encourageait Arthur, quand on lui confiait le magasin, à « payer la traite » aux clients si cela les amadouait et il avait même la permission de boire avec eux ! Mais il ne voulut jamais s'engager dans cette voie.

Entre-temps, sa mère était passée au service de l'institut de Grande-Ligne où, après deux ou trois ans, elle confia son second fils, Godefroi, aux bons soins du pasteur ROUSSY et retourna aux États-Unis. En 1874, elle revint au Canada et épousa Napoléon Joubert, un cordonnier baptiste, qui habitait à Grande-Ligne même.

<sup>1</sup> Ce qui peut expliquer que Napoléon ait adopté l'anglicanisme, selon les données du recensement de 1881.

De son côté, Arthur se mit à penser à son avenir. Il avait sous les yeux l'exemple de son frère Godefroi qu'il admirait. Il progressait merveilleusement à l'Institut et Arthur décida de suivre sa trace. Il quitta son emploi de commis et vint trouver sa mère à Grande-Ligne en espérant qu'il pourrait devenir pensionnaire au collège. Monsieur ROUX ne crut pas bon de l'admettre car il craignait que ses manières frustrées liées à la vie qu'il venait de connaître ne soient pas un bon exemple pour ses camarades.

Arthur se tourna alors vers son beau-père, Napoléon Joubert, pour qu'il lui apprenne le métier de cordonnier. Il s'y adonna avec tellement de cœur qu'il en apprit rapidement les rudiments. Quand enfin on lui accorda la permission de suivre les cours de l'Institut comme externe, il mena de front les deux tâches, suivant ses cours et continuant son apprentissage.

En 1878, le pasteur Alphonse de Liguori THERRIEN vint prêcher une croisade à l'Institut Feller et les convictions déjà en place chez Arthur n'en furent que plus raffermies ; elles l'amènèrent à la conversion et au baptême. Dès lors, il travailla si bien, eut une si bonne conduite, manifesta des aptitudes qu'on ne lui soupçonnait même pas de sorte que le directeur et son épouse crurent bon de l'associer au corps professoral à l'occasion. À l'automne 1880, on lui confia des tâches particulières, de gestion des lieux, d'enseignement de l'histoire sainte et de l'arithmétique, en même temps qu'il terminait ses études à l'Institut.

À l'été 1884, son frère Godefroi, qui venait de graduer de l'Université McGill, l'invita à œuvrer avec lui à South Ely où il pourrait mener son travail pastoral tout en supervisant son cadet dans ses études. C'est ainsi qu'en octobre, Arthur put commencer sa première année d'université. Étudier en anglais l'obligea à travailler plus fort encore, mais cela n'allait pas le rebuter de sorte qu'en mai 1888, il décrocha haut la main son baccalauréat ès arts.

Tout au long de ses études, il avait fréquenté l'église baptiste de L'Oratoire à Montréal, participé aux cultes du dimanche et aux soirées de prières du mercredi, et même accepté d'être le responsable de l'école du dimanche en 1887 et 1888.

Afin de n'être à la charge de personne et de payer ses frais de scolarité, il s'était engagé chaque été dans une manufacture de lainage à Cohoes (New York). Son travail consciencieux attira même l'attention du propriétaire M. Lansing qui lui offrit, la troisième année, de laisser tomber ses études et de devenir son bras droit sur une base permanente. Mais Arthur déclina l'offre car il était persuadé qu'il devait poursuivre ce qu'il avait entrepris pour se mettre au service du Seigneur.

Même s'il se voyait plutôt comme professeur que pasteur, il accepta pourtant la responsabilité de l'église de Marieville. Peu de temps après, en 1890, il fut invité par son frère Godefroi-Narcisse MASSÉ à devenir professeur de français à l'Institut. Remplacé par J. LEBEAU dans sa tâche à Marieville, il s'occupa au collège d'enseignement, de discipline, supervisa les employés et la propriété avec beaucoup de soin et d'engagement, faisant même passer les intérêts de l'institution avant les siens.

L'ancienne école de M<sup>me</sup> Feller avait complètement été détruite par les flammes en janvier 1890 et il fallait superviser la reconstruction de l'ensemble selon les nouveaux besoins. Les deux frères y travaillèrent de pied ferme et, dès l'été 1890, on y érigea un nouveau bâtiment.

Une fois l'Institut fermé pour l'été, Arthur se faisait un devoir de visiter les églises et les convertis de l'Ontario afin d'y recueillir les fonds nécessaires à la poursuite de l'œuvre. En 1892, il retarda même la date de son mariage pour assister aux diverses réunions en juin.

Il savait pourtant se reposer quand c'était le temps et se détendre avec ses intimes à l'Île-aux-Noix autour d'un feu de camp et avec force rigolades, demeurant le boute-en-train de ce genre de loisirs. Ou plus tard au Lac-des-Seize-îles où il combina travail de défrichement, construction, parties de pêche et tours en bateau.

En juillet 1892, Arthur Massé épousa Bertha Scofield, une Américaine venue à Feller en 1890 pour y enseigner la musique. À partir de 1894, elle supervisa pendant trente ans l'ensemble des départements chez les filles, combinant ses capacités administratives à sa profonde piété. Elle a pourtant gardé pour elle la direction du département de musique et y enseignait plusieurs fois par semaine. Elle fit valoir au cours de tournées dans les provinces maritimes ou en Ontario l'intérêt de l'œuvre pour le protestantisme et mit souvent sa plume au service de la Mission. Le couple offrait à l'institution des qualités rares qui pouvaient servir de modèle à la jeunesse qu'il formait. Par ailleurs, en 1893, Arthur-Emile et son épouse purent se rendre à l'exposition universelle de Chicago.

C'est en 1900 qu'Arthur prit le titre officiel d'assistant-principal bien que les tâches qu'il menait depuis dix ans s'y apparentaient grandement. Dès janvier 1901, il entreprit une collecte en visitant de nombreuses paroisses baptistes de l'Ontario en vue de nouveaux aménagements nécessaires à l'Institut. Les travaux de la réorganisation se terminèrent en novembre et l'inauguration des bâtiments remis à neuf avec ses deux ailes fut officiellement fixée au 26 octobre 1902. L'édifice avait ainsi adopté l'allure qu'il gardera jusqu'à la fin. On pouvait y accueillir deux fois plus de pensionnaires et l'institution avait une large autonomie avec la ferme attenante et le puits artésien qui, à partir de 1909, l'approvisionnera en eau.

En 1905, son frère dut quitter la direction de l'Institut pour raison de santé et c'est tout naturellement qu'Arthur lui succéda. Il la dirigera pendant dix-neuf ans, secondé par son épouse. Malheureusement, c'est à cette époque que l'école devint davantage une high school anglaise, pour répondre aux besoins de sa clientèle environnante, pour lui faciliter l'accès à l'université, mais en s'éloignant de son rôle de formation des francophones baptistes du Québec. On ne voyait même pas ce glissement comme négatif mais plutôt comme un apport à la croissance et au renforcement des communautés baptistes. L'appartenance religieuse l'emporte ici sur l'appartenance d'origine. Dans les années 1920, l'institution accueillait quelque 190 élèves, 125 garçons et 65 filles.

En 1910, le couple put visiter les principaux pays d'Europe. En 1911, Arthur Massé assista au World's Baptist Congress de Philadelphie, mais il fut atteint d'une amygdalite tellement aiguë qu'il ne s'en est jamais vraiment remis et que sa santé fut toujours déficiente par la suite, même s'il continua d'être à pied d'œuvre pour les douze années suivantes.

Il assista en 1923 au couronnement de son œuvre, pourrait-on dire, avec l'inauguration du « Massé Hall » ainsi nommé en son honneur et en celui de son frère. Cet ajout au bâtiment principal permettait d'offrir un gymnase tout neuf à l'école ainsi que des salles appropriées pour les travaux manuels. Notons que c'est le seul immeuble qui subsiste encore des bâtiments de

l'Institut après l'incendie de 1968. Le tout s'inscrivait dans une politique de modernisation de l'ensemble dont les élèves pourront bénéficier à la rentrée d'octobre 1925. Arthur n'y sera plus puisqu'il avait dû quitter son poste en 1924 vu sa santé chancelante.

Une année en Floride en 1923 ne l'avait pas remis sur pied à la grande déception de tous. et il fut remplacé à la direction en avril de l'année suivante par Léonard THERRIEN, qui enseignait à l'Institut depuis 1902. Durant ses dernières années, Arthur suivit encore l'évolution de cet établissement auquel il avait consacré trente-trois années de sa vie. Il s'éteignit le 24 octobre 1930. Ses funérailles eurent lieu quelques jours plus tard à Grande-Ligne où il rejoignit dans le cimetière son frère et de nombreux autres missionnaires qui s'étaient dévoués tout au long de leur vie à répandre l'Évangile parmi les Canadiens français.

Dans sa nécrologie, la Mission de la Grande-Ligne loue son entier dévouement à la cause missionnaire. Depuis toujours, il avait manifesté un esprit indépendant, énergique et audacieux. Il avait mis au service de la mission ses talents d'administrateur sagace, sa pensée claire, son souci du détail. Cet agréable compagnon et ce chrétien convaincu savaient guider avec sagesse les élèves qui ont su apprécier son enthousiasme comme enseignant et son dévouement à la cause comme missionnaire engagé.

22 novembre 2010

Jean-Louis Lalonde

Libre adaptation de la biographie présentée en anglais par Léonard-A. Therrien (1932).

## Sources

\*\*\*, *Annual Report of the Grande-Ligne Mission*, 1898, p. 21, 1899, p. 13-21, 1931, p. 23.

\*\*\*, « Arthur E. Massé, M.A. » *L'Aurore*, (nécrologie), 14 octobre 1930.

\*\*\*, « Un Siècle de Grâce et de Progrès à l'Institut Feller », *L'Aurore*, 11 décembre 1936, p. 1-3.

Duclos, Rieul-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, t. II, p. 129 et 149.

Fitch, E.R., *The Baptists of Canada*, Toronto, Standard Publishing, 1911, p. 206-7, 211, 223, 225.

Regnault, R.A., « Institut Feller de la Grande Ligne », *L'Aurore*, 9 juin 1939, p. 1-5.

Therrien, Eugene A. (dir.), *Baptist Work in French Canada*, Toronto, Welch, 1926, 126 p., p. 110-111, 117, et *Baptist Leaders in French Canada*, Montréal, 1932, v. 1, 100 p., p. 64-78.

Villard, Paul, *Up to the Light: The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, United Church of Canada, 1928, p. 68, 75, 163-165.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse Ph. D., Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, p. 478, 509, 647, 753, 756, 758, 784, annexe 24, p. 6.